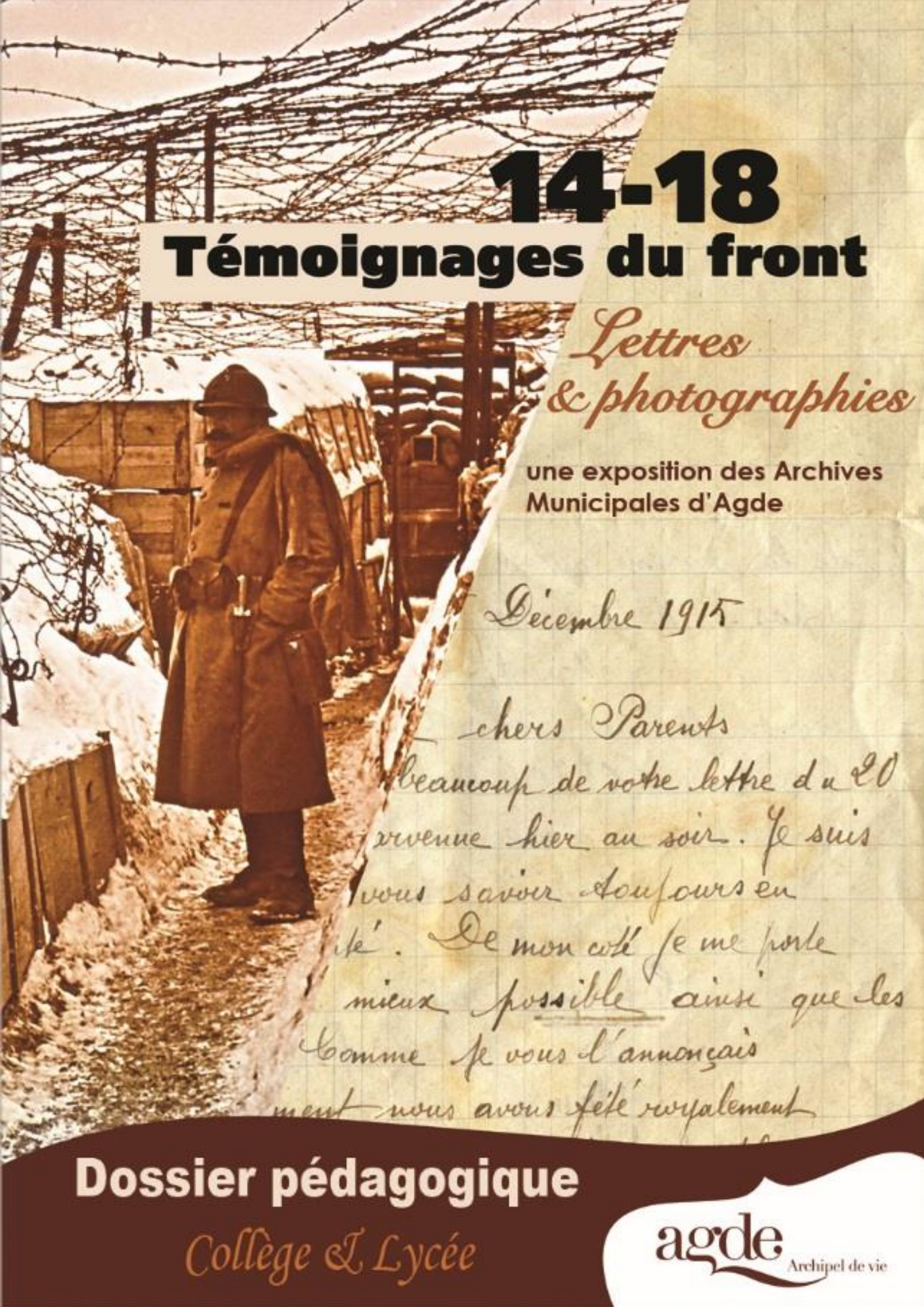




14-18

Témoignages du front

*Lettres
& photographies*

une exposition des Archives
Municipales d'Agde

Décembre 1915

*chers Parents
Beaucoup de votre lettre du 20
est venue hier au soir. Je suis
très heureux de vous savoir toujours en
bonne santé. De mon côté je me porte
très bien, aussi que les
autres. Comme je vous l'annonçais
hier, nous avons fêté royalement*

Dossier pédagogique

Collège & Lycée

agde

Archipel de vie

14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies

Une exposition née de La Grande Collecte lancée lors du Centenaire

Lors de la campagne nationale de la Grande Collecte, de nombreux particuliers ont poussé les portes des Archives d'Agde pour partager leurs **documents familiaux sur la Grande Guerre**. Ces photographies, documents militaires et correspondances ont été scannés, attentivement étudiés, puis archivés.

Une exposition conçue et réalisée par le service pédagogique des Archives

Cette **création des archives municipales** a été conçue pour être accessible par le plus grand nombre avec un **volet pédagogique** pour les scolaires du **cycle 3 du primaire aux classes de lycée**.

Le regard & les mots des soldats sur leur quotidien au front

La force de ces témoignages du front réside dans la **complémentarité de l'image et de l'écrit**. Les photographies, réalisées par des soldats ou des photographes des armées, tout comme les lettres des poilus à leur famille sont autant de témoignages poignants, bouleversants de réalisme, parfois drôles, toujours émouvants. Au fil de la visite, une intimité se crée avec leur histoire permettant une **appropriation du parcours et des souffrances de ces héros ordinaires**.

Une approche pédagogique interdisciplinaire de la Grande Guerre

La juxtaposition de l'image et de l'écrit permet des **approches diversifiées et complémentaires** :

- un travail **sur l'histoire** de la Première Guerre mondiale,
- un travail **sur l'expression écrite et sur la lettre**,
- un travail **sur la lecture de l'image** et son décryptage
- un travail **sur l'esthétisme** de la photographie **et les arts**

Différents thèmes abordés

Mobilisation

Armement : des fusils aux tanks

Scènes de logistique

Front

Cuisines & repas

Hygiène & entretien

Déplacement des troupes

Prisonniers allemands

Loisirs & camaraderie

Portraits de poilus

Guerre des gaz

Blessés, postes de secours & hôpitaux

Guerre dans les airs

Verdun

Guerre hors des frontières

Troupes américaines

Mort

Villes & ruines

Accueil des classes & visites

Accueil des classes en visites libres ou commentées sur un créneau d'1h30

La visite commentée est organisée en trois cycles de demi-heure :

- **visite commentée historique** à partir d'une sélection de photographies et de lettres
- **initiation à la lecture de l'image** : les clés de la lecture de l'image, sa composition, son décryptage, sa portée. Comparaison avec l'écrit, les atouts et carences des deux types d'expression, leur complémentarité.
- **questionnaire-jeu** et mise en pratique.

Uniquement sur réservation

Du lundi 9 novembre au vendredi 11 décembre 2015

Espace Molière - Place Molière - AGDE

Renseignements & réservations au 04 67 94 60 82 ou berengere.bonnaud@ville-agde.fr

Bus de ville : arrêt Promenade - <http://www.capbus.fr/Pratique/Lignes-et-horaires>

Photographies & Lettres

Photographies

Collection Michel Delbreil

Lettres

Collections Carles, Chavardès, Dental, Ferraz, Gelly Pujol, Mompha, Pélissier, Peyre, Sénabré, Serven, Sigal, Tusso, Villeneuve, le fonds Bancal des Archives Municipales d'Agde.

Les soldats

Jean-Baptiste BANAT



Né le 13 juillet 1895 à Cazouls-les-Béziers

Décédé le 13 avril 1917 à Oestres (Aisne)

Mobilisé en janvier 1915

Situation de famille : 20 ans, célibataire,
ami d'Edouard Fanjeaux,

Caporal au 16ème régiment d'Infanterie

Tué à l'ennemi le 13 avril 1917.



Jules BERTHARIES



Né le 18 mars 1890 à Florensac

Décédé le 22 septembre 1914 à Lesseux
(Vosges)

Mobilisé en août 1914

Situation de famille : 24 ans, célibataire,
employé dans une entreprise à Marseille.

Caporal au 281ème d'Infanterie.

Porté disparu le 22 septembre puis déclaré
mort au combat.

14-18 Témoignages du front Lettres & photographies

Charles SEVERAC



Né le 5 mars 1882 à Saint Guilhem le Désert
Décédé en 1944 à Cournonterral
Mobilisé en septembre 1914
Situation de famille : 32 ans, marié à Célestine, courtier en vin à Cournonterral, élève Hélène et Joseph, les enfants de Célestine.



Marius Joseph CHAVARDES



Né le 1er mars 1871 à Agde
Décédé le 9 mars 1957 à Agde
Mobilisé en février 1915
Situation de famille : 43 ans, marié, tonnelier et élu de la municipalité Bédos.
Incorporé au 127ème Territorial, bataillon des travailleurs.
Libéré de ses obligations en décembre 1919.

François CULLIER



Né en avril 1896 à Agde
Décédé le 2 octobre 1916 à Bouchavesnes (Somme)
Mobilisé en avril 1915
Situation de famille : 19 ans, célibataire, enfant unique de Lucie-Marie et Noël Cullier, propriétaires viticoles et négociants.
Intégré au 40ème régiment d'Infanterie.
Tué à l'ennemi le 2 octobre 1916 à Bouchavesnes (Somme).



14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies

François DENTAL



Né le 28 novembre 1886 à Florensac
Décédé le 10 octobre 1915 à Mulhain
(Lorraine allemande)
Mobilisé en août 1914
Situation de famille : 28 ans.
Caporal au 296ème d'Infanterie.
Blessé au combat, fait prisonnier et soigné à
l'hôpital de Mulhain.
Décède des suites de ses blessures.

Le 26 novembre 1914

Cher père

Que tu sois sûr de moi, que mon présent
soit la preuve de mon amour et de mon dévouement
à toi, mon père, mon bien-aimé.
Ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir
et m'a donné beaucoup de courage.
Je suis sûr que tu me pardonneras
mon absence et mon silence.
Je t'embrasse de tout mon cœur
et de toute mon âme.
Adieu, mon père, adieu.
Je t'embrasse de tout mon cœur
et de toute mon âme.
Adieu, mon père, adieu.

Cette dernière est datée du 10/11/14.
Mon cher père, ta lettre m'a fait
beaucoup de plaisir et m'a donné
beaucoup de courage. Je suis sûr
que tu me pardonneras mon absence
et mon silence. Je t'embrasse
de tout mon cœur et de toute mon
âme. Adieu, mon père, adieu.
Je t'embrasse de tout mon cœur
et de toute mon âme. Adieu, mon
père, adieu.

François FABRE



Né le 23 novembre 1882 à Florensac
Décédé en 1967 à Florensac
Mobilisé en août 1914
Situation de famille : 32 ans, marié à
Marguerite, père de Léon, boucher et
propriétaire viticole.
Incorporé dans le 2ème régiment d'Artillerie
Coloniale.
Fait prisonnier en mai 1918 et interné en
Allemagne. Rapatrié en mai 1919.

Edouard FANJEAUX



Né le 24 janvier 1894 à Cazouls-les-Béziers
Décédé le 21 mars 1979 à Cazouls-les-Béziers
Mobilisé en avril 1916, suite au réexamen par
le conseil de révision de son dossier
d'ajournement pour faiblesse.
Situation de famille : 22 ans, célibataire,
viticulteur sur l'exploitation familiale.
Incorporé dans le corps des Zouaves.
Blessé par balle au combat le 20 juillet 1918,
transporté par wagon sanitaire à l'hôpital de
Clermont-Ferrand.

Samedi 5 janvier 1917

Mon cher père

Je t'embrasse de tout mon cœur
et de toute mon âme. Adieu, mon
père, adieu. Je t'embrasse de tout
mon cœur et de toute mon âme.
Adieu, mon père, adieu.

14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies

Georges LADET



Né le 22 août 1894 à Pardailhan
Décédé le 7 février 1968 à Béziers
Mobilisé en décembre 1914
Situation de famille : 21 ans, célibataire,
viticulteur.
Incorporé au 16ème régiment d'Artillerie.
Démobilisé le 2 septembre 1919.



Mes chers parents, j'ai écrit ces quelques lignes de la tranchée du front. Nous avons passé la nuit sur la sape, j'ai écrit de la tranchée et de l'autre jusqu'à l'heure. Les lettres j'ai écrit qu'il y a des choses nouvelles comme, on est guéri, il dort de l'eau. La capitaine nous fait savoir, on est guéri de la tranchée. Je vous prie de m'écrire de la tranchée. Le 25 au 25 octobre, nous sommes allés dans la tranchée, nous sommes allés dans la tranchée, nous sommes allés dans la tranchée. Le 25 octobre, nous sommes allés dans la tranchée, nous sommes allés dans la tranchée. Le 25 octobre, nous sommes allés dans la tranchée, nous sommes allés dans la tranchée.

Joseph LANDES

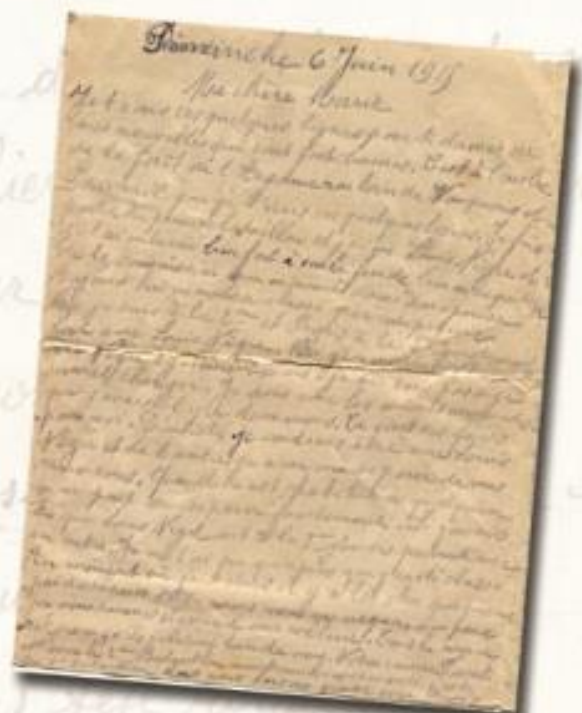


Né le 1er avril 1875 à Florensay
Décédé le 31 octobre 1915 à Neuville-sur-Vaast (Pas-de-Calais)
Mobilisé en août 1914
Situation de famille : 41 ans, marié à Marguerite, cultivateur.
2ème classe au 296ème d'Infanterie.
Tué à l'ennemi dans la tranchée du losange devant Neuville-sur-Vaast (Pas-de-Calais).

Paul LOUBET



Né le 4 mai 1884 à Agde
Décédé le 8 août 1975 à Agde
Mobilisé en février 1915
Situation de famille : 30 ans, marié à Marie et père de Françoise, jardinier.
Intégré au 24ème régiment d'Infanterie Coloniale.
Fait prisonnier de guerre le 3 juillet 1915.
De retour à Agde en décembre 1918.



14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies

Ernest PELISSIER

Né le 15 octobre 1892 à Agde
Décédé le 24 décembre 1931 à Agde
Service militaire en 1913, puis mobilisation en 1914

Situation de famille : 21 ans célibataire.
Intégré au 58ème d'Infanterie de l'Armée d'Orient sous la direction du Général Sarraïl et combat en Salonique.

Décède en 1931 des suites d'un paludisme contracté pendant la guerre.



André SERVEN

Né le 14 novembre 1895 à Agde
Décédé le 28 novembre 1977 à Montpellier
Engagé dans la Marine en décembre 1913 pour 5 ans.

Situation de famille : 19 ans, célibataire, marin.

Participe à plusieurs batailles dont le blocus du canal d'Orante, au large de Corfou.
Démobilisé le 5 septembre 1919.



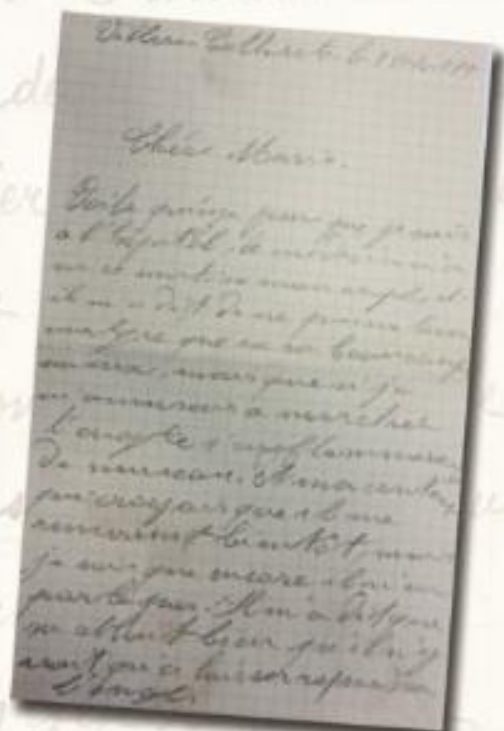
Joseph SIGAL

Né en 1876 à Mefjac (Tarn)
Décédé le 30 juin 1932 à Agde
Mobilisé en août 1914

Situation de famille : 38 ans, marié à Marie et père d'Augustine (14 ans), Joséphine (9 ans), Marcelle (5 ans) et Yvonne (3 ans). Ouvrier à l'usine Martignier à Agde.

Intègre le 276ème régiment de ligne puis travailleur militaire en 1917 : constructeur de tranchées, porteur d'eau, gardien de prisonniers allemands, bucheron, conducteur de train.

De retour à Agde en décembre 1918.



La photographie et la Grande Guerre

Si la Grande Guerre n'est pas le premier conflit français photographié, elle fait accéder pour la première fois **la photographie au rang de média**.

En 1914, le reportage de guerre tel qu'on peut le connaître aujourd'hui n'existe pas. **L'usage d'un appareil photographique dans la zone des armées est strictement réglementé**. Les soldats possédant un tel équipement sont rares et sans autorisation, difficile d'en faire usage. Toutefois, certains clichés ramenés sont **l'œuvre de soldats**, souvent **amateurs**, parfois **professionnels** mobilisés. Ces photographies sont précieuses car elles montrent le quotidien des poilus sans qu'aucune censure n'ait été exercée.

La Section Photographie de l'Armée (SPA)

L'Armée française comprend tardivement que la photographie présente un intérêt stratégique bien supérieur à la simple reproduction de documents : **la photographie devient raison d'Etat**.

Au printemps 1915, la section photographique de l'Armée voit le jour avec une triple commande :

- **raconter l'histoire** : témoigner du déroulement de ce conflit,
- **alimenter la propagande** : publier les images que l'armée souhaite montrer à l'opinion publique,
- **constituer des archives pour le Ministère de la Guerre**.

La mission

Les directives émanant du ministère de la Guerre, le **photographe n'est pas libre de sa mission**. Il reçoit un ordre puis se voit véhiculé par l'armée. Ses faits et gestes sont contrôlés, **les sujets de reportage choisis pour lui** : ainsi, les cadavres français ou les combats sont systématiquement écartés de son objectif.

Il s'agit de **protéger la stratégie militaire tout autant que le moral des civils** : sont interdites, les photographies de l'armement et de leurs positions qui pourraient renseigner l'ennemi, des cimetières du front mal entretenus, des morts et des amputés, des cadavres abandonnés. Sont encouragés, les clichés de prisonniers allemands, des carcasses d'avions et d'artillerie ennemies, des loisirs des soldats français...

Les photographes

Les soldats opérateurs de la SPA sont le plus **souvent des photographes du civil** versés au service auxiliaire du fait de cette compétence. Ils sont polyvalents et passent sans difficultés de l'appareil photo à la caméra.

Le matériel

Le matériel se doit d'être aussi **léger et mobile** que possible. Les photographes utilisent couramment l'**appareil Leroy** qui pèse à peine 600 grammes et permet de faire des **vues stéréoscopiques** à partir de **plaques de verre de format 6x13cm**. Les plaques de plus grand format (13x18cm) nécessitent l'usage d'une chambre pesant plus de 2 kilos, d'où le recourt privilégié au premier appareil.

L'ensemble est transporté dans un sac garni de molleton de protection, les **plaques de verre** étant tout particulièrement **fragiles**.

Les photographies rapportées sont examinées par une commission qui écarte et **censure les images « interdites »** soit 8% de la production photographique de la SPA.



Appareil Leroy



Plaque stéréoscopique

Mobilisation

Le 2 août 1914, l'ordre de mobilisation est donné : sauf circonstances particulières, tous les hommes valides, de 20 à 45 ans doivent rejoindre leur centre de recrutement. Ce sont des millions de civils qui, du jour au lendemain, doivent prendre les armes, laisser femme, enfants, maison, travail, pour rejoindre le front et combattre.

Si l'élan patriotique a certainement été réel, nuls doutes que ces hommes étaient animés de **sentiments contradictoires** liés à l'incertitude de leur destinée.

Cher parents, c'est le moment d'être fort et d'avoir du courage. La mobilisation générale vient d'être décrétée et bon gré mal gré, il faut partir. (...) Mais ce ne sera pas long, dans 1 mois, deux mois au plus tard, tout sera terminé et nous reviendrons contents du devoir accompli. (...) Chers parents, je ne puis plus continuer et malgré tout mon courage, je ne puis m'empêcher de pleurer. Lettre écrite le 2 août 1914 par Jules porté disparu et déclaré mort le 22 septembre 1914 (Florensac).



Départ en train des mobilisés français

Décembre 1914



Mobilisation

Avec les premiers mois de combats meurtriers qui se succèdent, le besoin en hommes devient pressant : les **dossiers des ajournés** sont régulièrement réexaminés jusqu'à envoyer au combat ceux qui ne l'auraient jamais été en d'autres circonstances.

D'après ce que tu me dis, je vois que les majors doivent récolter tout ce qu'ils trouvent au conseil de révision. Si tu passes au conseil en février, tu es capable d'aller goûter au rata. Que veux-tu, tu feras comme les autres... Carte écrite le 31 janvier 1915 par Eugène Noé à son ami Édouard Fanjeaux (Cazouls-les-Béziers).

14-18 Témoignages du front

Lettres et photographies

Front

Le front, par opposition à l'arrière, est la **large zone où se déroulent les combats**. Elle s'étale sur un espace d'environ 12 km (la portée de l'artillerie lourde), des premières lignes aux deuxième lignes et aux lignes de réserve.

C'est ce soir que nous montons en ligne pour 24 jours, dit-on : 8 jours de première, 8 de deuxième et 8 de réserve. Lettre écrite le 18 juillet 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Nous sommes assez éloignés des lignes de feu, mais on est en danger par les aéros, qui de temps en temps nous lâchent quelques bombes. Carte postale écrite le 28 février 1916 par Georges Ladet à ses parents (Pardailhan).



Dans la tranchée

Ce qui caractérise le front, c'est avant tout la **violence des combats et le danger** qui règnent sur les tranchées et engendrent la peur et la mort.

Nous devons être relevés le 10 et juste le jour que nous devons partir, les Boches nous ont attaqués. Depuis le matin 6 heures qu'ils ont commencé de nous bombarder, ça a duré toute la journée et tu sais un bombardement qu'on n'avait jamais vu le pareil, il y avait de quoi devenir fous. Lettre écrite le 12 mars 1916 par Joseph Sigal à son épouse (Agde).

Voici le jour et les obus ne cessent de tomber. Les torpilles reprennent leur part au concert ; c'est un vacarme effroyable. Le sol est secoué comme par un tremblement de terre. Les boches attaquent sur notre droite le 1er Mixte. Repoussés presque partout avec d'effroyables pertes par nos tirs de barrage et les feux de mitrailleuses, ils réussissent à pénétrer dans un saillant. Une contre-attaque rétablit la situation. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 11 mai 1917 (Cazouls-les-Béziers).



Fortin de Souain après nos bombardement



Pause dans une tranchée



En première ligne



Repos dans une tranchée

Lors des bombardements continus que subissent les tranchées, le manque d'espace, le bruit et la peur condamnent les soldats à l'**absence de repos et de sommeil**.

Voilà juste une semaine que nous sommes en ligne et il nous tarde de descendre pour nous reposer un peu : travail de nuit ou de jour, corvées diverses, gardes aux gaz ou aux petits postes, on ne trouve pas le temps de dormir. 3 ou 4 heures passées par jour à somnoler assis, faute de place, constituent notre seul repos. Pour l'instant, nous sommes une vingtaine casés dans une sape de 6 à 7 mètres carrés. Lettre écrite des faubourgs de Verdun le 9 février 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies



Tranchée sous la neige



Vauquois Argonne

Le **froid** devient très vite l'un des plus grands ennemis des poilus. Or en 1914, l'Intendance ne fournit avec l'uniforme aucunes chaussettes, gants ou écharpes. Les tentes sont également absentes des paquetages. Lorsque le froid s'installe sur les zones de combats, il est demandé aux familles d'envoyer aux soldats des lainages. Les journaux de mode proposent même des modèles à tricoter. Dès lors, on voit dans les tranchées toutes sortes de taches de couleurs : des chaussettes rouges, un chandail jaune, une écharpe verte : on est bien loin de l'uniforme réglementaire.

Les soldats récupèrent dans les villages abandonnés ce qui permet de lutter contre le froid : poêles, couvertures, journaux glissés sous les vêtements, tout est bon pour se réchauffer. L'Intendance fournira finalement des chaussettes, des gants et des écharpes. Cela n'empêchera pas les soldats de subir cruellement les rigueurs de l'hiver, et d'avoir régulièrement les pieds gelés.

Maintenant, les tranchées sont à demi d'eau et il faut rester 96 heures dedans, c'est-à-dire 4 jours au complet. Tu parles, si on ne meurt pas des balles, on va mourir du froid (...). Lettre écrite le 21 janvier 1915 de Bethincourt (Meuse) par Denis C. à son ami Edouard Fanjeaux (Cazouls-les-Béziers).

Il gèle comme en plein hiver. Si tu voyais les pauvres diables qui étaient dans les tranchées pleins de boue et tout mouillés, il y en a beaucoup qui ont les pieds gelés, il y en a qui avaient perdus leur souliers... Lettre écrite le 16 novembre 1915 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).

De toutes les intempéries, c'est la **pluie** que les soldats redoutent le plus, car avec elle vient inévitablement la **boue**. Celle-ci fait s'effondrer les tranchées, s'enrayer les armes, ralentit tous les déplacements et entretient un terrible froid humide.

La pluie a commencé à tomber à 8h45 du soir. Nous fîmes un abri avec nos toiles de tentes en travers de la tranchée. Nous avons passé la nuit sur le parapet de la tranchée et de l'eau jusqu'aux chevilles. Les toiles faisaient gouttières, nous étions mouillés comme un rat quand il sort de l'eau. Carnet de guerre de Joseph le 25 octobre 1915, tombé au combat 6 jours plus tard (Florensac).

Cette nuit j'ai passé 6 heures dans un trou agenouillé dans la boue, les pieds dans l'eau avec la pluie qui tombait à torrent, nous étions trempés comme des soupes quand nous avons quitté le petit poste. Aussi, le moral subissant les lois de la pesanteur est descendu très bas. Lettre écrite des faubourgs de Verdun le 9 février 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Dans la boue

14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies



Vauquois - Poste de surveillance

Dans cet enfer, **difficile de trouver des abris sûrs et chauds**. Les soldats s'organisent pour trouver un peu de confort dans des abris légers appelés cagnas, dans des baraquements en planches, dans des souterrains ou dans les ruines de maisons abandonnées.

Nous couchons dans des baraques faites en minces planches de bois sur lesquelles on a étendu du carton goudronné. Nous avons une pailleasse garnie de paille et 3 couvertures. La pailleasse est étendue sur des planches peu isolées du sol. Lettre écrite le 8 février 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Notre journée se passe à manier la pelle et la pioche pour se faire des abris nous faisons le possible pour s'abriter le plus pour l'hiver. Lettre écrite le 11 octobre 1917 par François Fabre à son épouse Marguerite (Florensac).



Cagna «A la gerbe d'or» - évocation de la célèbre bijouterie parisienne



Abri au front

Armement : des fusils aux tanks

Face à l'**inadaptation des équipements français** aux réalités de la guerre, l'armée réalise qu'elle doit les faire évoluer : l'uniforme, les transports, l'aviation et bien sûr l'armement.

Au début du conflit, les soldats sont équipés de **fusils Lebel**, mis au point en 1886 ; ils ne tirent qu'une balle à la fois, là où les fusils Mauser allemands ont un chargeur de cinq cartouches. Quant à la **baïonnette**, rarement utilisée, elle participe plus de l'image héroïque du soldat. La plupart du temps, les soldats ne voient pas leurs adversaires. En cas de combats rapprochés, c'est la **grenade** qui a leur préférence.

On nous a fait lancer hier des grenades à fusil et ce matin des grenades à main. Lettre écrite le 9 mars 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Dans les premières lignes où les tranchées boches sont très rapprochées, on se jette des engins à la main sans se voir lorsque l'on s'attaque. Le fusil ne sert que secondairement. Lettre écrite le 29 juin 1915 par Joseph Sigal à son épouse (Agde).

Avec une cadence de tir de 400 à 600 cartouches par minute, les **mitrailleuses** sont les reines des champs de batailles : elles permettent de tuer des dizaines de soldats en quelques secondes et de repousser des offensives sur des zones ouvertes. Les mitrailleuses françaises Saint Etienne, qui ont tendance à s'enrailer, sont bientôt remplacées par les Hotchkiss plus fiables et adaptées aux tranchées.

Hier soir, après avoir fait au moins 20 kms pour nous rendre en première ligne, j'ai passé la nuit entière à un poste de fusil-mitrailleur, à une centaine de mètres en arrière de la ligne de surveillance. Lettre écrite le 16 octobre 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Les deux tiers des pertes sont en fait causées par l'**artillerie**. En 1914, l'équipement en artillerie légère de type **canon de 75 dit « de campagne »** est supérieur dans l'armée française tandis que l'armée allemande est mieux dotée en artillerie lourde. Dans la guerre de mouvement des premiers mois, l'armée française déploie ses canons de 75 : pouvant tirer jusqu'à huit coups par minute avec une portée de près de 2 000 mètres, ils sont particulièrement adaptés à ce genre de terrain. Mais lorsque la guerre « s'enterre » dans les tranchées, la nécessité de développer l'artillerie lourde devient une évidence.

On a souvent parlé de la supériorité du 75 sur l'artillerie ennemie de campagne et vous pouvez croire que ce que l'on dit est vrai. (...) notre petit canon serait vraiment le roi de la bataille dans une guerre en rase campagne. Lettre écrite le 2 août 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Vauquois Argonne



Champagne, mitrailleurs



Canon 75 de campagne

14-18 Témoignages du front

Lettres & photographies



Tir de mortier crapouillot



Chargement d'une pièce d'artillerie lourde



Intérieur de tank

Le **crapouillot** (en forme de crapaud) est un exemple de l'inadaptation de l'armement français : ce mortier de calibre 150 mm qui tire des boulets chargés de poudre, est hérité des conflits du XIX^{ème} siècle. Très peu précis et dégageant une fumée peu discrète, il va être progressivement abandonné à partir de mai 1915.

Des programmes de fabrication sont lancés dans l'urgence et l'**artillerie lourde** se développe enfin au sein du camp français avec des canons impressionnants : certains pèsent jusqu'à 60 tonnes et tirent des obus de la taille d'un homme avec une portée d'une dizaine de kilomètres.

Dans ce camp, il y a des torpilles de deux sortes. Les premières de 18 kilos et quelques hectogrammes, les autres de 34 à 35 kilos. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 3 février 1917 (Cazouls-les-Béziers).

Dans le ravin attendant au village, trois grosses pièces sont mises en batterie : une pièce de marine de 340 mm – 18m de longueur de tube et deux 370 mm – 13 m de long, 1m45 de hauteur et 715 kg. Quand elles cracheront, les carreaux du patelin vont valser. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 5 avril 1917 (Cazouls-les-Béziers).

La **stratégie militaire** fait évoluer au fil de la guerre la répartition hommes/armement : en 1914, une compagnie compte 6 mitrailleuses pour 250 soldats, en 1918, il y a 36 mitrailleuses, 6 mortiers et 3 canons de 37 pour une compagnie de 180 hommes.

Les chars ou **tanks** sont employés pour la première fois par les Français en septembre 1916 dans la Somme. Mais les engins alors utilisés sont lourds et peu maniables. Il faudra attendre l'été 1918 pour que de nouveaux chars rejoignent l'arsenal militaire : ce sont des appareils d'une redoutable efficacité, qui écrasent les barbelés, et agissent en complémentarité avec l'infanterie.

Après avoir renforcé de plus en plus l'artillerie, on a inventé les gaz ; ce n'était pas encore assez, alors on a inventé le tank. Je pense qu'ici s'arrêteront les inventions diaboliques de la grande guerre. Rien ne peut plus résister à ces plaques de fer qui se meuvent et derrières lesquelles se trouvent 8 ou 10 hommes (je parle des grands appareils) disposant d'un canon de 75 et de 4 à 6 mitrailleuses. D'après moi, c'est aux tanks qu'appartient l'avenir ; c'est d'eux que dépendra la conclusion de la guerre. Lettre écrite le 25 juin 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Déplacement des troupes

Outre les déplacements effectués pour **regagner les lignes**, et à l'inverse la réserve ou le casernement de repos, les soldats sont sans cesse déplacés pour des **entraînements, des corvées et travaux ou des formations**. Les changements de secteurs sont fréquents et d'après les soldats, sans logique. Les explications sont inexistantes : tout juste comprennent-ils que certaines sections, décimées ou en effectif restreint du fait des permissions, ont besoin de renfort.

J'ai eu la curiosité de compter les kilomètres que nous avons abattus depuis que nous avons quitté notre précédent secteur (nuit du 22 au 23 mars) et je suis arrivé à un total qui m'a stupéfié. Songez donc ; en une vingtaine d'étapes, la compagnie a parcouru de 480 à 500 kms. (...) nous en avons vu du pays en 2 mois et demi !!! Lettre écrite le 11 juin 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Arrivée des troupes de renfort



Convoi - Attaque de Craonne

Les trajets se font le plus souvent **à pied**, parfois en **auto-camions**, plus rarement en train. Il n'est pas exceptionnel que ces soldats fassent une quinzaine de kilomètres à pied dans une journée, parfois juste avant ou après des gardes en première ligne et chargés de leur barda qui peut peser jusqu'à 25 kilos. Lorsque les troupes changent de secteur, elles forment des colonnes de marche de plusieurs kilomètres.

La soupe est à 9 heures et à 11, en route pour Verdun où nous souperons avant de partir aux tranchées. Total, 20 kilomètres à s'appuyer dans la journée. Lettre écrite le 20 février 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Régiment français rejoignant les lignes

Réveil : 4 heures, départ 5h1/2. 2 kms à faire à pied et nous attendons les autos jusqu'à 7 heures. Nous embarquons ou plutôt, nous nous tassons à raison de 22 par camion avec sacs et fusils, et à la demie, le convoi se met en route. Après 17h d'un voyage qui fut presque un supplice, nous débarquons ce matin. Lettre écrite le 2 avril 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Ces distances entre le front et la zone de repos laissent imaginer l'**étendue des zones dangereuses**, et font comprendre la nécessité à mettre de très nombreux kilomètres entre les lignes de feu et les cantonnements.

Cuisines & repas

La **nourriture** apparaît très vite comme un plaisir nécessaire au moral des soldats. Bien que plutôt abondante, la cuisine servie aux poilus est peu gouteuse et surtout souvent froide. C'est pour y remédier que des **cuisines roulantes** gardant les aliments au chaud sont mises en fonctionnement au printemps 1915. Les soldats les plus chanceux reçoivent des colis de nourriture bien utiles pour améliorer le quotidien, qu'ils partagent souvent volontiers avec leurs camarades, donnant ainsi lieu à des **petites fêtes improvisées**.

Au moment où je vous écris cette carte, je viens de manger un morceau de votre saucisson que j'ai trouvé excellent. Sans quoi nous avions un maigre dîner, il y a tout juste la soupe et un morceau de bidoche qu'on ne pourrait pas mordre tellement elle est dure. Carte postale écrite de Soissons le 6 août 1915 par Georges Ladet à ses parents (Pardailhan).

Marthe m'a envoyé 2 colis, un avec du linge ; l'autre avec du mangé et un petit flacon de trois six qui nous a servi à faire une petite fête avec tous les hommes de mon escouade. Il y en avait qui avaient reçu des cigarettes, du tabac, des gourmandises, cela fait que nous avons fait une petite fête, nous faisant oublier un instant nos peines et soucis. Lettre écrite le 15 décembre 1915 par François Dental à ses parents (Florensac).

Approvisionnement en vin



Soldats puisant de l'eau dans un trou d'obus



Photo du haut : Cuisines roulantes
Photo du bas : Soupe dans une cagna

En octobre 1914, l'armée octroie à chaque soldat un quart de litre de **vin rouge** par jour. Avec l'enlisement de la guerre et les premiers froids, cette boisson est bienvenue car elle réchauffe et reconforte les soldats. En janvier 1916, la dose est doublée, puis triplée en janvier 1918. Le « pinard » aide les soldats à supporter les souffrances du quotidien, la peur, le froid et la pestilence. Le vin apparaît aussi comme une alternative plus saine à l'eau croupie, seule accessible en première ligne.

Je souhaite qu'il fasse plus beau chez nous, car vous auriez du mal pour sauver la récolte et il en faut, du vin. Si vous voyez ce qu'on liquide à 1 franc le litre, vous seriez « estomaqués ». Les 4 plus forts buveurs de la section (1 Breton et 3 Tourangeaux) s'enfoncent « tous les soirs » 12 litres, à tous les quatre, bien entendu. Lettre écrite le 11 juillet 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Comme eau, nous allions en chercher dans un trou d'obus, elle puait et était aussi trouble que celle que charrient nos ruisseaux pendant un orage. C'était de la boue liquide. Lettre écrite le 29 avril 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Scènes de logistique

Les zones de combats nécessitent d'être sans cesse **alimentés en hommes, en armement et munitions ainsi qu'en marchandises diverses** (aliments, eau, vin, carburant...). Au début de la guerre, seuls 173 véhicules à moteur sont à la disposition de l'armée française, le **cheval** est massivement utilisé pour les transports.

Avec l'intensification des combats, le service d'Intendance se voit doté de **camions automobiles** pour un approvisionnement plus rapide.

Les camions automobiles se succèdent et se croisent toute la journée comme les charrettes chez nous. Lettre écrite le 6 février 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Parc de ravitaillement



Démontage d'un pont de bateaux

Suite aux bombardements et destructions, il faut régulièrement **réparer les routes, les ponts, les voies ferrées, les lignes télégraphiques** afin de maintenir tous les moyens nécessaires à la circulation et aux transmissions. C'est principalement le travail du Génie, mais les autres corps participent régulièrement aux différents travaux à effectuer, dans un climat d'évidente désorganisation.

Nous avons un travail fou, à cause du mauvais secteur que nous avons, nous faisons en ce moment des fortifications formidables, c'est pourquoi nous avons beaucoup de matériel à transporter. Carte postale écrite d'Epervain (Champagne) le 22 mars 1916 par Georges Ladet à ses parents (Pardailhan).

Ici, il arrive souvent qu'on met des choses d'un côté, on les enlève le lendemain pour les transporter plus loin et quelques jours plus tard, on les replace où elles étaient la première fois. Lettre écrite le 20 février 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Les **tranchées** doivent sans cesse elles aussi être **reconstruites** pour protéger les soldats et suivre les progressions ou reculs de la ligne de combat. Aussi pénible soit-il, ce travail réchauffe et occupe les soldats.

Nous travaillons toujours aux tranchées, j'aime beaucoup ce travail, on s'ennuie moins et la journée passe plus vite. Seulement, de temps en temps, les Boches nous dérangent quand ils nous lancent leurs obus, mais nous finissons que nous n'y faisons plus attention, quand nous les entendons venir, nous nous couchons dans les tranchées et pas plus, ça fait qu'ils passent sans nous faire le moindre mal. Lettre écrite de Vauxbuin le 9 décembre 1914 par Joseph Sigal à son épouse (Agde).



Aménagement de la place de l'Opéra

Prisonniers allemands

Qu'ils se soient rendus ou qu'ils aient été capturés lors des combats, les **prisonniers allemands sont évacués vers l'arrière-front** où ils sont interrogés par des interprètes afin de renseigner l'armée sur les plans de l'ennemi. Les prisonniers sont envoyés dans des camps partout en France où ils fournissent de la main d'œuvre pour compenser l'absence des hommes mobilisés. Ils sont notamment utilisés pour la réfection des routes.

Si nous en avons assez, les boches aussi en ont marre. Les prisonniers qui se rendent de temps en temps sont pas plus propres que nous, ils sont pleins de boue jusqu'à la ceinture.

Lettre écrite le 21 janvier 1915 de Bethincourt par Denis Castelrine à son ami Edouard Fanjeaux (Cazouls-les-Béziers).

On nous amène à 2 ou 2km1/2 des lignes et nous cantonnons dans une carrière prise aux boches le 16 avril et où on a fait, paraît-il, 900 prisonniers. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 17 mai 1917 (Cazouls-les-Béziers).



Prisonniers allemands



Prisonniers allemands sur les chemins boueux



Prisonniers faits au bois Sabot
Interrogatoire par l'interprète

Hygiène et entretien

Dans ce contexte, l'**hygiène** des soldats en premières lignes est forcément problématique : le froid, le manque d'eau, la boue, le danger, tout concourt à les empêcher de maintenir un semblant de propreté. Les soldats doivent souvent attendre de rejoindre leur casernement pour pouvoir se laver, nettoyer leur linge et se raser.

Le soir nous nous échappons pour aller nous débarbouiller dans une espèce de source. (...) la glace recouvre presque entièrement l'eau, mais ça ne fait rien. Depuis neuf jours que nous sommes ici, c'est la première fois qu'il nous est permis de nous laver. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 29 janvier 1917. Coll. Mompha.

Il y a 20 jours que je ne me suis pas fait raser et je ne sais pas quand j'aurai le temps de le faire. Lettre écrite le 6 février 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Nous avons passé notre repos à nous dégrasser. Ici on se débarbouille une fois tous les 10 ou 12 jours. Quant au linge de corps, j'en ai changé une fois depuis 21 jours que nous sommes là. Lettre écrite le 11 février 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Toilette et lessive



Coiffeur Artois dans une tranchée

Les **poux** sont la conséquence directe de cette hygiène défailante. Malgré tous les moyens mis en œuvre – poudres, désinfections, épouillage, faire bouillir le linge –, les soldats ne parviendront pas à s'en débarrasser.

Tu me demandais aussi si je voulais quelque chose pour les poux, mais moi je n'en ai pas encore eues, je crois bien que en ayant du camphre dessus, ça garantit un peu. Nous couchions 8 sous la même tente, et il y en avait qui en étaient pleins, mais maintenant nous en avons monté une à quatre, et nous avons changé la litière nous avons mis des fougères, avec un peu de paille, ça fait que nous sommes à peu près propres, et puis je change de chemise tous les 6 jours, et chaque fois je regarde, mais j'en trouve pas, il n'y a que une fois que j'en ai trouvé un dans le pantalon. Lettre écrite le 14 août 1915 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).

Voilà plus de 15 jours que je n'ai pas changé de linge et vous pouvez me croire que je ne suis pas tout seul dans ma chemise. (...) Si vous connaissez quelque mixture pour combattre les poux de tranchées, c'est le moment de le dire. Lettre écrite le 17 mai 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Portraits de poilus

Les soldats ne manquent pas de se faire photographier dans leur casernement pour envoyer des **clichés imprimés sur cartes postales**. La photographie, le plus souvent individuelle, parfois de groupe lorsque la camaraderie est forte, est **envoyée dans les familles** pour donner du courage et des preuves de bonne santé à des proches naturellement très inquiets.

J'oubliais de te dire que notre beau-frère Jean est photographié en groupe avec quelques camarades sur la carte qu'il m'a envoyée. Lettre écrite le 29 avril 1915 par Paul Loubet à son épouse (Agde).

Je t'envoie deux photographies nouvelles mais comme le soleil nous tapait dessus, je ferme les yeux. Cela ne fait rien, ça va quand même, quoique la figure soit plus blanche que sur l'autre. Lettre écrite le 15 septembre 1915 par Paul Loubet à son épouse (Agde).



Studio improvisé



Portrait de poilus

embre 1915

Parents

de votre lettre du 20

er au soir. Je suis

très heureux de vous savoir toujours en

santé. De mon côté je me porte

très bien, comme possible ainsi que les

autres. Comme je vous l'annonçais

hier, nous avons fêté royalement

l'anniversaire et je vous envoie une plume

Loisirs & camaraderie

Pour permettre le repos des soldats et limiter leur usure morale, un système de relève est instauré, avec un **cantonnement au repos** à une dizaine de kilomètres des lignes. Ce temps est dévolu à l'hygiène, à la récupération des lettres, colis et mandats non acheminés dans les tranchées, et aux petites courses. C'est aussi l'occasion d'écrire aux proches.

L'**organisation de loisirs** n'était pas une priorité du commandement militaire mais est rapidement devenu **indispensable pour divertir les hommes** du « cafard » de cette guerre qui s'éternise. Des spectacles de **théâtre** sont organisés, des **concerts**, ainsi que des **projections** de cinématographes.

Chaque soir, nous assistons au concert donné régulièrement par l'harmonie du régiment. Lettre écrite le 12 septembre 1916 par François Cullié à ses parents (Agde).

Le 11 au soir, nous avons eu la visite de l'auto-cinématographe de la Ville armée ; la représentation était à peine commencée que le « raou-raou-raou » des avions Boches ont interrompu la séance. Lettre écrite le 12 août 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Des **jeux** sont aussi couramment organisés, tout comme des **rencontres sportives** : boxe, vélo, rugby et **football**. Ce dernier sport doit d'ailleurs beaucoup à la Grande Guerre qui en a démocratisé sa pratique.

Aujourd'hui nous avons repos complet et ici le repos c'est du vrai repos. Rien à faire de toute la journée qu'à regarder passer les aéros ou à jouer au football. Lettre écrite le 22 août 1916 par François Cullié à ses parents (Agde).

Cet après-midi, jeux divers organisés par la compagnie de mitrailleuses du 1^{er} bataillon. Lettre écrite le 14 juillet 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Au théâtre



Détente de poilus - Mat de cocagne

La **fabrication de petits objets**, à partir des matériaux trouvés dans les tranchées et des outils récupérés dans les villages désertés, permet aux soldats les plus manuels de s'occuper les mains et la tête. Cet artisanat des tranchées va vite devenir un vrai phénomène de société et succès commercial : une célèbre bijouterie parisienne, La Gerbe d'Or, proposera d'ailleurs à la vente des créations de poilus.

La petite Françoise te fait demander si, où tu es, on ne fait pas de bagues avec des morceaux d'éclats d'obus. Si tu voyais, tout le monde en porte. Douzal en a envoyé deux. Elles sont très jolies. La petite en a vu une à la petite de Marguerite Roques qui travaille chez ta sœur. Lettre écrite le 8 juillet 1915 par Marie Loubet à son époux Paul (Agde).

Pour autant, les moments disponibles pour exercer ces **loisirs restent rares**, le temps de repos étant majoritairement occupé par les corvées, les entraînements et manœuvres qui achèvent d'épuiser les soldats.



Atelier d'artisanat de bagues

Verdun

La **bataille de Verdun** est certainement l'une des plus emblématiques batailles de la Grande Guerre. En février 1916, l'état-major allemand choisit le secteur de Verdun pour lancer une puissante offensive sur le front français qui va résister héroïquement **durant 300 jours**. Cette **bataille aux proportions hors normes** devient très vite médiatique. En neuf mois, les deux tiers de l'armée française ont combattu à Verdun : **chaque semaine** ce sont près de **90 000 soldats** qui sont transportés en camion jusqu'au front. Au bilan, Verdun c'est **175 000 morts français** et presque autant de tués du côté allemand.

Nous coopérons à la défense de Verdun et plus exactement nous avons livré bataille au bois des Corbeaux, sur la côte Mort-Homme (...) et que j'ai assisté au grabuge. On a été bombardé pendant 5 jours et 5 nuits, (...) il n'y a plus ni un arbre ni une herbe. (...) Tu peux croire qu'on n'exagère pas quand on dit que c'est une boucherie. Comme on entend des gémissements, on se précipite avec pelles et pioches pour essayer de dégager ceux qui vivent encore. Pour y parvenir, il a fallu enlever des bras, des jambes, toutes sortes de débris humains sanglants. Lettre écrite de Verdun le 16 mars 1916 par un ami d'Edouard Fanjeaux (Cazouls-les-Béziers).



Verdun - Ravin St Michel



Blessés à Verdun

chers Parents
recoup de votre lettre du 20
Le bataillon est en soutien dans un endroit qui fut un bois au temps jadis ; il faut le savoir pour pouvoir le dire (...). Les arbres, coupés à ras du sol, sont brisés comme glace et les souches ont été enfouies dans la terre. Je n'ai pas encore vu un terrain si bouleversé ; les trous d'obus se touchent tous – il y en a de formidables – et les tranchées n'existent plus. Lettre écrite des faubourgs de Verdun le 3 février 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Guerre des gaz

La **première attaque aux gaz** est le fait des Allemands à Ypres en 1915. Dès lors, c'est une véritable guerre des gaz qui est déclarée. Les gaz sont diffusés par des obus spécifiques envoyés par l'artillerie ou par des projecteurs. La direction du vent était alors décisive pour une diffusion vers l'ennemi et non vers les soldats de son propre camp.

Face au nombre croissant de décès et blessés provoqués par l'émission de ces gaz, chaque protagoniste met au point des **dispositifs de protection** pour ses soldats : la **détection et des systèmes d'alerte** (cloche), des abris, mais surtout des **masques** qui se perfectionnent au fil des mois et années :

- printemps 1915 : de **simples lunettes**,
- hiver 1915-16 : des **lunettes perfectionnée avec tampon « P2 »**,
- printemps 1916 : le **masque « M2 »**,
- 1918 : le **masque à cartouches filtrantes**, l'Appareil Respiratoire Spécial (dit ARS), mis au point en 1917 mais distribué tardivement.

Au rapport, on nous ordonne de porter continuellement le casque et le masque. Les civils font suivre ce dernier dans leurs déplacements. On nous dit aussi de nous réfugier dans les caves en cas de bombardements. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 22 janvier 1917 (Cazouls-les-Béziers).

Il paraît que les boches doivent faire à 14h une émission de gaz. Cela leur a réussi le 7 avril avec les territoriaux (...) : trompés par le calme plat du secteur, nos « terribles » dormaient tous en ligne ; les gaz les surprisent et plus de mille furent mis hors de combat. Il y eut, paraît-il, 300 morts. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 2 juillet 1917 (Cazouls-les-Béziers).



Convoi et gaz (Modèle P2)



Alerte aux gaz (Modèle M2)



Craonne - Cloche de Vassogne
Signal pour les gaz

Blessés, postes de secours & hôpitaux

Sur les champs de bataille, le **nombre des blessés est considérable**. Les **éclats d'obus** provoquent des blessures particulièrement graves, avec des plaies ouvertes et des membres arrachés.

Pourtant, seuls les tous premiers soins sont dispensés dans les postes de secours : les consignes consistent à évacuer les blessés vers les hôpitaux de l'arrière, sans soins immédiats. Les longs transports réalisés dans des **conditions d'hygiène précaires** entraînent souvent de graves infections des plaies, des gangrènes qui mènent à des **amputations et décès** qui auraient pu être facilement évités.

On compte très vite 60 000 morts dans les hôpitaux de l'intérieur. Face à ce constat alarmant, les consignes évoluent en 1915 : les interventions médicales les plus urgentes sont réalisées au plus près des lignes.

J'ai été blessé au cours d'une attaque hier au soir, et je vous écris ces mots couchés sur un brancard avec une balle dans la cuisse (...) Après pansement, train sanitaire pour l'intérieur. Lettre écrite le 20 juillet 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

La **blessure**, pour autant qu'elle ne soit pas trop grave, est souvent **vécue comme une délivrance par les soldats** et l'hospitalisation à l'arrière comme un moment privilégié de calme, de repos et de confort.

Me voilà depuis ce matin à l'hôpital de Villers-Cotterets ; le médecin ne m'a pas encore passé la visite, ce sera probablement ce soir ou demain matin. On est très bien nourris et bien logés, on a des lits, et des draps pour coucher, tu sais il y a rudement longtemps que je n'avais pas été si bien pour coucher... Lettre écrite le 1er avril 1915 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).



Ambulance



Poste de secours aux blessés



Blessé et personnel soignant

La France compte à la fin de la guerre 3,5 **millions de blessés**, 1,1 million d'invalides dont 130 000 mutilés et parmi eux, 56 000 amputés.

Guerre dans les airs

En août 1914, l'armée française dispose de 162 avions et de 6 dirigeables contre 232 avions et 12 dirigeables pour l'armée allemande. Cette différence de niveau d'équipement démontre la clairvoyance de l'état-major allemand à propos des enjeux de cette nouvelle forme de guerre dans les airs.

La « **saucisse** » est un ballon dirigeable gonflé à l'hydrogène qui reste relié au sol par des cordes. Un observateur est placé dans une nacelle pour repérer depuis les airs les positions ennemies.

Au début de la guerre, l'**aviation** se contente de missions de reconnaissance des mouvements des troupes ennemies pour guider les tirs d'artillerie. Mais dès 1915, c'est une guerre dans les airs que se livrent ces nouveaux soldats volants à bord d'avions de chasse de mieux en mieux armés. Ces batailles aériennes contrastent avec les combats au sol, menés par des soldats « enterrés » dans des tranchées.



Draken Ballon dit saucisse prise aux boches

Décembre 1915



Aviateur

En 1916, les **avions gagnent en vitesse**, en agilité et en robustesse. La synchronisation des mitrailleuses avec l'hélice, est également essentielle pour le développement de l'aviation. À la fin de la guerre, les alliés ont rattrapé leur retard et utilisent l'aviation pour des opérations de grande ampleur.

On a un spectacle merveilleux au-dessus de nos têtes : des saucisses en pagaille. On dirait une fête aérienne. Le soir, les aéros marchent avec des feux tricolores aux couleurs nationales. Lettre écrite le 24 septembre 1916 par François Cullié à ses parents (Agde).

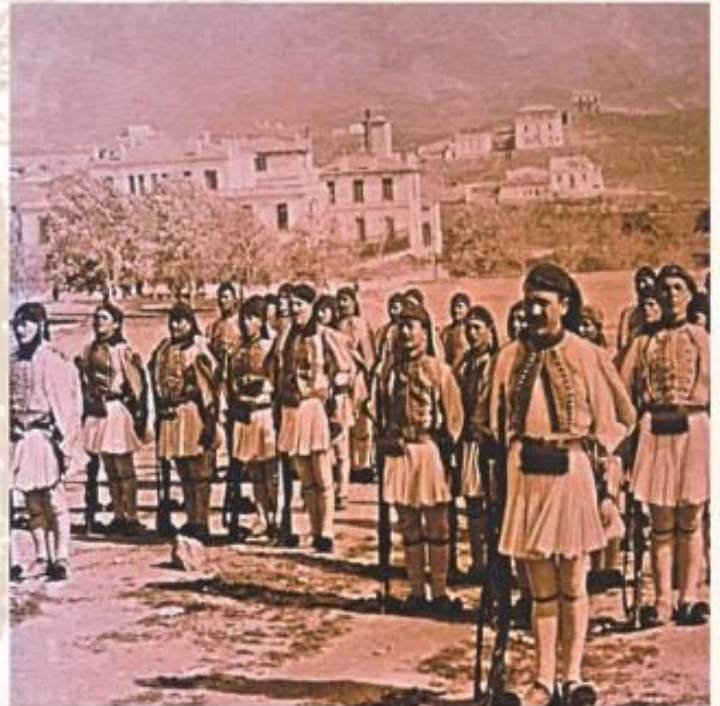
Nous avons visité les gros appareils anglais de bombardement ; presque aussi hauts qu'une maison à un étage ; d'une longueur d'au moins 25 mètres. Lettre écrite le 16 décembre 1917 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Guerre hors des frontières

Les marins et soldats français de l'armée d'Orient connaissent des conditions de combat spécifiques et endurent des souffrances particulières. Les marins connaissent l'angoisse des mines, tandis que les soldats débarqués aux Dardanelles sont confrontés à la difficulté de creuser des tranchées, au ravitaillement aléatoire, sans parler de l'évacuation ardue des blessés.

Nous ne sommes pas sortis du canal nous avons eu un petit combat avec les turcs, on a tiré une cinquantaine de coups de canons et on les a mis en déroute. Carte écrite le 11 février 1915 par André Serven à ses parents (Agde).

Il pleut tous les jours et il fait un froid de chien, puis quand le soleil se lève, il fait une chaleur accablante. Cette nuit, il a plu à torrent et vous savez nous ne sommes pas couché dans des maisons, nous sommes sous de mauvaises toiles sur la terre. Carte écrite le 30 janvier 1917 par Ernest Pélissier à ses parents (Agde).



Soldats grecs à l'exercice



Sentinelle anglaise à Zeitenlick - Salonique

Aujourd'hui, peu de Français se souviennent qu'entre 1915 et 1919, plus de 300 000 de leurs aïeux sont passés par les terrains d'opération d'Orient : Dardanelles, Serbie, Albanie, Macédoine, Bessarabie, Crimée, Hongrie, etc. Les soldats français d'Orient restent les **laissés pour compte de la mémoire collective**.

A l'emplacement du principal camp de Salonique se trouve désormais le **cimetière français de Zeitenlik** qui rassemble 8303 soldats Morts pour la France.

Troupes américaines

Les troupes américaines ne sont pas les seules troupes étrangères alliées que nos soldats côtoient. Les zones de combats concentrent plus d'**une vingtaine de nationalités différentes** parmi lesquelles des Britanniques, des Canadiens, des Australiens et des Néo-Zélandais.

Nous sommes très bien avec les Anglais qui sont aimables et courageux. Lettre écrite le 20 octobre 1914 par François Dental (Florensac).

Donc, nous avons quitté les Ecossais, et je pense que les zouaves garderont un bon souvenir de ces grands garçons aimables et francs, si différents des Anglais. Le soir, on voyait souvent zouaves et Ecossais déambuler dans les rues du village, bras dessus bras dessous, les premiers portant le béret kaki, les autres la chéchis. Quand nous sommes partis, leurs musiciens, en grande tenue sont venus nous accompagner jusqu'à plus d'un kilomètre. Lettre écrite le 19 mai 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).



Partie de cartes entre Sammy et chasseurs



Armée américaine - Passage des troupes

L'entrée en guerre en avril 1917 des Etats-Unis marquent un tournant dans l'histoire du conflit et l'arrivée des premiers soldats américains ne passe pas inaperçue. Il faut dire qu'avec leur uniforme « olive » et leur feutre de cow-boy, les Sammies (en référence à l'oncle Sam) ont une allure qui marque les esprits.

Ici, il arrive toujours des américains, rien qu'ici il y en a 5 ou 6 milles ce n'est pas beaucoup encore, mais ça commence. Lettre écrite le 27 septembre 1917 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).

Dans notre dernière étape, nous avons croisé, tout le long de la route, de nombreux convois d'américains qui montaient vers le front. Presque tous les villages des environs sont occupés par ces troupes. Lettre écrite le 21 avril 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents (Cazouls-les-Béziers).

Malgré leur nombre assez limité au début (moins de 200 000 fin 1917), les soldats américains deviennent **très médiatiques** et ce d'autant plus que les **débarquements s'accroissent au printemps 1918**.

Au lieu de compter les soldats américains qui débarquent en France, les journaux et nos dirigeants feraient bien mieux de s'occuper de la production en masse de ces appareils (les tanks) avec l'aide desquels une escouade arrive à détruire un bataillon. Lettre écrite le 25 juin 1918 par Edouard Fanjeaux à ses parents. Coll. Mompha.

Mort

Dès le début, le **conflit** se révèle être tout **particulièrement meurtrier** avec 27 000 morts rien que pour la journée du 22 août 1914, **300 000 pour les cinq premiers mois**.

Nous avons perdus presque mille hommes tués blessés ou prisonniers, c'est beaucoup sur un régiment. Lettre écrite le 18 mars 1916 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).

Enterrés dans un premier temps dans des **fosses communes**, les soldats tués ont droit à partir de fin 1915 à des **inhumations individuelles dans des cimetières provisoires** aménagés à proximité des postes de secours ou des tranchées. Les tombes sont signalées par de simples croix de bois, sur lesquelles sont parfois déposées des couronnes. Beaucoup de morts sont déclarés « inconnus », faute de pouvoir établir leur identité.

C'est l'aumônier Audouard qui a fait la cérémonie, il est enterré dans le cimetière d'Agnez-les-Duisans avec 3 couronnes sur sa tombe, une offerte par sa compagnie dont il était bien estimé, l'autre offerte par les Florensacois, et la 3ème achetée par moi. Je ferai photographier la tombe et te l'enverrai. Lettre écrite le 9 novembre 1915 par P. Ricard à sa cousine Marguerite à propos du décès de son époux Joseph (Florensac).

Il paraît que dans un cimetière près de Montauville dorment 35 000 hommes tombés dans ce secteur. Carnet de guerre d'Edouard Fanjeaux, le 30 juin 1917 (Cazouls-les-Béziers).



Photo du haut : Tombe cocardée

Photo du bas : Après la bataille de la Marne



Cimetière

Dans les no man's land, les corps sont impossibles à récupérer et les morts restent sans sépulture, dispersés par les bombes et abandonnés aux charognards.

Le terrain est couvert de cadavres de l'attaque qu'il y a eu au mois de novembre après que nous avons été relevés de Verdun. Lettre écrite le 20 février 1917 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).

Avec plus de **1,4 million de morts**, la France a proportionnellement payé le plus lourd tribut à la guerre parmi tous les belligérants. 17,3% des mobilisés, soit 10,5 % des actifs ont disparu, souvent des hommes jeunes, les forces vives de la nation (contre 9,8% en Allemagne et 5,1 % en Grande-Bretagne). **La France a perdu 3,55 % de sa population totale.**

Villes & ruines

Lorsque la guerre s'achève, **13 départements du pays sont partiellement ou totalement dévastés** : les combats ont détruits 800 000 maisons, 20 000 édifices publics, plus de 3 millions d'hectares de terres agricoles, 105 000 km de routes et 8 700 km de voies ferrées.

Certains **villages ont été rasés de la carte** et 24 d'entre eux ne seront jamais reconstruits.

Le patrimoine bâti français a connu de très durs dommages. Reims, qui a vécu des bombardements presque continus, figure au rang des villes les plus gravement touchées et sa cathédrale devient alors l'emblème de ces destructions sauvages.



Destructions à Flirey - Meurthe et Moselle



D'après les cartes que je t'envoie, tu dois voir que le pays n'est pas en très bon état, et encore, qui sait comme ce sera où nous devons aller, vu que le feu a tout détruit. Lettre écrite le 8 janvier 1918 par Charles Séverac à son épouse Célestine (Cournonterral).

Hier, je n'ai pas pu t'écrire, je suis parti le matin à 6 heures pour aller accompagner un train à Lille et je suis revenu le soir à 8 h ½ par un train de voyageurs. Je t'assure que l'on voit du joli pays, il y a pas une maison qui y reste un morceau de mur tout est écrasé de partout. Lettre écrite le 28 novembre 1918 par Joseph Sigal à son épouse Marie (Agde).



Abbaye de Longpont - Essonne - 1918

Photo du haut : Cathédrale de Reims

Photo du bas : Reims - Place de la République - 1918

Petite bibliographie

Cette sélection d'ouvrages a été élaborée à partir du fonds de la bibliothèque des Archives Municipales d'Agde, en libre consultation sur place.

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette. **La grande Guerre 1914-1918**. Paris : Gallimard, 2013. 159 p. (BP 219).
- BAURET Gabriel. **Approches de la photographie**. Paris : Armand Colin, 2012. 128 p. (BP233).
- DENIS Sébastien (dir.), SENE Xavier (dir.). **Images d'armées un siècle de cinéma et de photographie militaires 1915-2015**. Paris, CNRS, 2015. 279 p. BM 1036.
- GUILLOT Hélène (dir.). **Images interdites de la Grande Guerre**. Editions PUR ECPAD, 192 p. (BM 978).
- JEANNENEY Jean-Noël. **Jours de guerre 1914-1918 : Les trésors des archives photographiques du journal Excelsior**. Paris : Arènes, 2013. (BG 275).
- Le NAOUR Jean-Yves (dir.). **Dictionnaire de la Grande Guerre**. Paris : Larousse, 2014. 495 p. (BP 217).
- LOEZ André. **Les 100 mots de la Grande Guerre**. Paris : PUF, 2013. 127 p. (BP 213).
- LOEZ André. **La grande Guerre**. Paris : La Découverte, 2014. 215 p. (BP 216).
- Musée de l'armée. **Département contemporain**. Paris : édition Artlys, 2013. (BM 942).
- MIQUEL Pierre. **14-18 : 1000 photographies inédites**. Paris : Chêne, 2014. (BM 1018).
- MIROUZE Laurent. **Soldats de la Première Guerre mondiale 1914-1918**. Paris : Histoire et collections, 2013. 65 p. (BM 853).
- ICHER François. **La Première Guerre mondiale au jour le jour**. Paris : éditions La Martinière, 2007. 570 p. (BM 567).
- **Regards sur la Grande Guerre**. Rennes : Ouest France, 2009. (BM 933).
- ROUSSEAU Frédéric. **La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales**. Paris : Ellipses, 2006. 175 p. (BP 210).
- SOUDAGNE Jean-Pascal. **1914, les armées de l'alliance : uniforme- équipement – armes**. Paris : SOTECA, 2014. 96 p. (BM1034).
- SOUDAGNES Jean-Pascal. **La Grande Guerre : l'horreur**. Rennes : Ouest France, 2010. 71 p. (BM 823).
- VERNEY Jean-Pierre. **Dictionnaire de la Grande Guerre**. Paris : La Boétie, 2014 242 p. (BP 231).

La lecture d'image

Choisis une photo et note son titre

Une photographie n'est pas LA réalité, c'est le point de vue d'une personne, le photographe, à un moment donné.

Une image se lit mais selon une autre méthode que la lecture de texte. Cela nécessite d'être attentif et de bien observer. De cette façon, son sens nous apparaît plus nettement et **l'intention du photographe** est souvent notable.

Cette **petite « enquête »** permet de se mettre à la place du photographe et de vivre la scène un peu telle qu'il l'a vécue lors de la prise de vue.

La première lecture

- **Le sujet** : le thème général (ex : un paysage, une fête foraine, un portrait dans une maison...)

Note le sujet de la photo :

- **La scène** : l'ensemble de ce qui est représenté

Fais une description de ce que représente la photo :

Penses-tu qu'elle est **posée ou prise sur le vif** ? (raye la mauvaise réponse)

Quels sont les éléments qui te le font penser ?

- **Le titre** - donne-t-il des indications (nom, lieu, date...) ?

Est-il en accord avec ce que l'on voit sur la photo ?

- **Le photographe** :

Sait-on ou devine-t-on **qui est le photographe** ?

Un simple soldat ou un photographe des armées ? (raye la mauvaise réponse)

Quels éléments permettent de le dire ?

La composition

Le cadre : la « fenêtre » sur l'image ou champ de vision.

Est-il **rectangulaire ou carré** ? (raye la mauvaise réponse)

S'il est rectangulaire, est-il horizontal ou vertical ? (raye la mauvaise réponse)

Explique la raison de ce choix du photographe ?

Hors-champ : qu'est-ce qu'on ne voit pas sur la photo et qu'on peut imaginer autour ?

L'angle de vue

La photographie a-t-elle été prise **de niveau, en plongée** (d'en haut) ou **en contre-plongée** (d'en bas) ? (raye les mauvaises réponses)

Pourquoi ?

Flou/netteté

Un élément est-il mis en évidence par un flou ?

Les lignes de force

Dessine le cadre de la photo et trace ses lignes de force

- Marque sur la photo les **points de forces** (points de rencontre entre les lignes de force, diagonales...) ?

- **Quel élément est mis en valeur par ces lignes de forces ?**

- Trace le **circuit de lecture de l'œil** dans cette photographie ?

La portée

- La signification : plus que son simple sujet, il y a le son sens profond de la photographie, sa symbolique, ce qu'elle dénonce ou revendique, la trace qu'elle laisse.

Pour toi, quelle est la signification de cette photographie ?

Qu'est-ce que le **photographe a voulu montrer** ?

Quels **moyens** a-t-il utilisé pour le faire ?

- L'émotion

Quel **sentiment** produit cette photo ?

- L'usage - peut-elle servir à la propagande ?

Pourquoi ?